

L'excitation, un vieux concept pour une « nouvelle pathologie »?

lina balestrière

La pratique psychanalytique justifie-t-elle l'emploi du qualificatif « nouveau » accolé aux pathologies ou aux sexualités telles qu'elles s'expriment aujourd'hui? Ne requiert-elle pas une nouvelle approche des symptômes actuels d'excitation aiguë, de tension irrépressible et d'angoisse proche de la panique? Autrement dit, peut-on parler de nouvelles pathologies ou doit-on considérer que les modalités symptomatiques actuelles invitent à un renouvellement et à un approfondissement de notre entendement d'analystes? L'auteur développe cette seconde approche. D'une part, elle propose une actualisation de la problématique freudienne de l'excitation, saisie dans son paradigme princeps : l'expérience d'apaisement comme étant ce par quoi l'Autre advient en produisant du « sujet ». D'autre part, elle analyse les conséquences d'une telle conception quant à la pratique psychanalytique elle-même.

L'impuissance originelle de l'être humain devient ainsi la source première de tous les motifs moraux.

(S. Freud. 1985, 336)

« Névrose contemporaine » ou « pathologies nouvelles »?

Dans un article écrit en 1938 pour le tome VIII de l'*Encyclopédie française*, Lacan, discutant du complexe d'Œdipe, avançait l'idée d'un « déclin social de l'imago paternelle », véritable « crise » aux nombreux « effets psychologiques. » Il ajoutait que l'apparition de la psychanalyse elle-même pourrait être en relation avec cette crise. « Le sublime hasard du génie — remarquait-il — n'explique peut-être pas seul que ce soit à Vienne — alors centre d'un État qui était le *melting-pot* des formes familiales les plus diverses... — qu'un fils du patriarcat juif ait imaginé le complexe d'Œdipe. Quoi qu'il en soit, ce sont les formes de névroses dominantes à la fin du siècle dernier qui ont révélé qu'elles étaient intimement dépendantes des conditions de la famille. » Il s'agissait alors pour Lacan de penser cette « dépendance » de la névrose par rapport à l'évolution de la famille. Pour ce faire, il remarquait qu'au moment où il écrivait, un « noyau du plus grand nombre des névroses » pouvait être repéré, noyau constituant « la grande névrose contemporaine ». Lacan n'hésitait pas à affirmer que celle-ci était déterminée par « la personnalité du père, toujours carente en quelque façon, absente, humiliée, divisée ou postiche. » (Lacan, 1938, 73)

Cette analyse invite à la réflexion. Nous parlons beaucoup aujourd'hui du déclin de la fonction paternelle comme s'il s'agissait là d'une crise particulière à ces dernières décennies, apte dès lors à être identifié comme un repère essentiel pour comprendre non seulement le désarroi identitaire et sexuel auquel nous confrontent les « nouvelles pathologies » mais aussi notre société dans ses traits les plus caractéristiques¹. L'analyse que Lacan effectue en 1936, reconnaissant dans cette « crise » de l'imaginaire paternelle l'une des conditions de l'avènement de la psychanalyse, met en perspective d'une manière saisissante notre regard sur les pathologies actuelles, en particulier quant à la question de la légitimité de l'adjectif « nouveau » pour les qualifier.

Notons d'abord combien la démarche analysante de Lacan s'inscrit dans une perspective de continuité avec Freud et les névrosés de la fin du siècle dernier. Les analysants de 1938 sont bien des névrosés comme les analysants de Freud, la « nouveauté » étant ce noyau commun, décelable malgré la diversité des formes névrotiques, qui autorise l'emploi du singulier : « la grande névrose contemporaine. » Aujourd'hui, au contraire, nous aimons penser en termes de rupture, nous aimons penser que nous vivons une expérience inédite : les manifestations de la névrose ne peuvent donc qu'être « nouvelles. » Sans doute les découvertes technologiques qui se succèdent à un rythme accéléré modifient dans ce sens notre perception du monde qui nous entoure — sans doute aussi les mutations que connaissent les liens familiaux aiguissent notre sensibilité aux processus de rupture. Il n'est pas certain, cependant, que la recherche psychanalytique puisse se passer avec bonheur d'un de ses axiomes majeurs : l'inconscient a une logique propre qui ignore le temps et la nouveauté par le simple fait qu'il ne connaît que le passé. Ignore-t-il le social? Certes non, puisqu'il est constitué des traces du rapport à l'Autre, puisqu'il est « le discours de l'Autre », comme Lacan l'énoncera au début des années 50. Mais le « social » dont il est question ici est celui que la psyché métabolise (pour reprendre un terme de P. Aulagnier) d'après ses propres lois, d'après ses propres processus et ses propres matériaux. Ne célébrons, donc, pas trop vite la nouveauté. Relevons plutôt un autre défi, celui de renouveler notre regard et notre entendement de la pathologie. Car, après tout, la démarche du clinicien n'est-elle pas celle que Freud admirait chez Charcot : « Il avait coutume de regarder toujours et à nouveau les choses qu'il ne connaissait pas, d'en renforcer l'impression jour après jour jusqu'à ce que soudain la compréhension en surgit... comme il était merveilleux de pouvoir voir brusquement de nouvelles choses — de nouveaux états pathologiques — qui pourtant étaient vraisemblablement aussi vieilles que le genre humain, et comme il devait lui-même se dire qu'il voyait maintenant bien des choses qui avaient durant trente ans échappé à son regard dans ses salles de malades. » (Freud, 1893, 62-63)

Tensions, excitations et apaisement

Dans la clinique d'aujourd'hui, la fréquence des troubles addictifs (que l'addiction se manifeste par des pratiques sexuelles, par le lien passionnel à l'autre, par

la drogue, par les troubles alimentaires, etc.) pose avec vigueur la question de la *Sucht*², de la passion, de la tension passionnée et rageuse vers un « objet », qui seul paraît à même de pacifier, le temps de sa « consommation », la tension fiévreuse qui habite le sujet. Penser la pathologie actuelle implique le fait de penser, ou mieux de repenser, la question de la tension, de l'excitation et de leur apaisement. Et ce d'autant plus que cette même problématique semble se retrouver chez tout un chacun et dans la société toute entière. Parlant de « la personnalité contemporaine », par exemple, le philosophe Marcel Gauchet propose un constat global sur la période que nous vivons : celle-ci serait marquée, depuis un quart de siècle, par la pacification, la réduction des tensions et des conflits, qu'ils soient générationnels, sociaux, sur le terrain du travail et de la lutte de classe ou sur la scène privée du rapport avec soi-même. (Gauchet, 1995-96, 10-13) La pacification serait un des traits saillants de l'individualisme contemporain, conséquence de « la rupture dans l'idée de l'humain qui se joue autour de 1900 ». Gauchet relie cet individualisme au processus de désinstitutionnalisation de la famille et au destin du père : en particulier au fait que « plus rien du point de vue social ne soutient la figure du personnage paternel. » (Gauchet, 1995-1996, 17) L'analyse du philosophe, par ailleurs tout à fait au fait de la psychanalyse, conforte l'appréhension d'un déclin de la fonction paternelle souligné depuis bien longtemps par les analystes. Reste entière cependant la question de savoir comment entendre cette pacification, aussi prégnante dans la clinique qu'au niveau de la « personnalité contemporaine » et même de la société, si l'on en croit M. Gauchet.

Notre clinique nous invite à formuler une hypothèse : si la pacification s'impose comme devant s'effectuer coûte que coûte, la cause en est le défaut de cette fonction d'apaisement (*Befriedigung*) que Freud posait comme inaugurale au déploiement de l'appareil psychique. Si l'on conçoit, en effet, la psychanalyse comme une pratique à la fois de parole et de transfert convoquant des modalités contactuelles très variées (le contactuel étant entendu ici au sens large, incluant le refus ou la rupture de contact), on peut faire l'expérience de ce que l'apaisement, loin de se réduire à la baisse pure et simple des tensions, implique un travail psychique considérable du côté du psychanalyste et provoque du côté de l'analysant une disponibilité accrue à tolérer la mise en mots et au travail de pensées et de fantasmes éprouvés comme fortement déstabilisants et ébranlants ses assises identitaires. La cure ainsi entendue réactualise la nécessité de concevoir le processus psychanalytique d'après des coordonnées économiques et non seulement topiques et dynamiques. Depuis Freud, ce point de vue a été souvent négligé car il apparaissait comme le moins « révolutionnaire » de la théorie freudienne, et ce, du fait de sa filiation directe des théories mécanicistes de son siècle. Et pourtant, lorsqu'on travaille un texte tel que l'*Esquisse d'une psychologie scientifique*, on est frappé par la conception très rigoureuse de l'appareil psychique que Freud pouvait déployer sans éluder des questions qui sont encore en chantier aujourd'hui : la santé psychique, les sources de la morale, la conscience. Pour ce faire, il s'en tenait résolument au projet de penser les processus psychiques du point de vue de la circulation de

la quantité, c'est-à-dire de l'excitation, ce « quelque chose qui est capable d'augmentation, de diminution, de déplacement et de décharge » (Freud, 1894, 14) et qui est en rapport étroit avec la douleur et le plaisir. D'aucuns ont voulu s'appuyer sur le fait que Freud lui-même considéra ce texte comme une « sorte d'aberration » (Freud, lettre 36, 119) et le détruisit pour soutenir la thèse selon laquelle ce texte constituait un moment d'égarement et de concessions à ces « sciences naturelles » auxquelles il était fait explicitement allusion dès les premières lignes de *l'Esquisse* (Freud, 1895, 315). Or, le sentiment d'avoir engendré une œuvre aberrante était paradoxalement chez Freud le signe d'une avancée importante de la pensée, comme si l'œuvre écrite avançait, en quelque sorte, la réflexion consciente de l'auteur. Ainsi, à propos du texte *Pour introduire le narcissisme*, Freud écrivait à Abraham : « J'ai difficilement accouché du narcissisme. Il porte les traces de la déformation qu'il a subie de ce fait. » (Freud, 1914, 171).

Quoi qu'il en soit, Freud n'a cessé, tout au long de son œuvre, de souligner l'importance du « facteur économique » et du point de vue économique dans l'étiologie et la pathogénèse des symptômes comme dans toute conceptualisation du psychisme. De *Quelques considérations pour une étude comparative des paralysies motrices et hystériques*, publié en 1893 mais écrit en 1888, à *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin* (1937), en passant par *Pour introduire le narcissisme*, *Deuil et mélancolie*, *Au-delà du principe de plaisir...* la même démarche s'imposa avec une constance remarquable : il ne peut y avoir d'appréhension véritable des processus psychiques sans la prise en compte de l'économie qui les sous-tend. L'hystérie et les névroses actuelles avaient mis Freud sur cette voie car l'origine traumatique de l'hystérie appelait une théorisation de l'excitation, de sa mobilité, de ses déplacements, de son importance quantitative et de la tâche qu'elle imposait à l'appareil psychique. Les névroses actuelles, quant à elles, avec leur étiologie sexuelle par défaut de satisfaction sexuelle demandaient une théorisation du défaut de prise en compte psychique de l'excitation, défaut qui déterminait la transformation de l'excitation en angoisse ou en troubles neurasthéniques. À chaque tournant, l'expérience clinique confrontait Freud à l'exigence d'un approfondissement du point de vue économique et cet approfondissement permettait à chaque fois de penser plus loin les forces convoquées par l'analyse elle-même : le transfert et son point de butée, la réaction thérapeutique négative. Or, aujourd'hui comme hier, il est indéniable que les troubles psychiques mettent en avant-plan des perturbations de la circulation de l'excitation : il en est ainsi pour les comportements sexuels addictifs et compulsifs et pour toute autre addiction mais aussi pour les attaques de panique, l'apathie, la dépression... Cependant la métaphore énergétique n'a plus, pour nous, la même valeur euristique qu'elle avait pour Freud. Nous sommes en panne de modèles pour pouvoir penser l'excitation et préférons nous tenir dans la « voie royale » qu'était et reste la représentation. Et pourtant, c'est bien le défi que nous lance la clinique d'aujourd'hui : celui de repenser l'excitation et d'approfondir l'héritage psychanalytique qui est le nôtre, plutôt que d'isoler la clinique dans une « nouveauté » qui la rend étrangère à elle-même.

Nous connaissons la tentation freudienne d'une approche « monadique » de l'appareil psychique comme si celui-ci pouvait révéler au mieux ses secrets si on l'isolait du rapport à autrui. Cette tendance, présente tout au long de l'œuvre de Freud et qui s'accomplit peut-être surtout lorsqu'il aborde le narcissisme après 1917, est, cependant, loin d'envahir toute la pensée freudienne. Il est intéressant de remarquer que cette tendance « monadique » est absente des grands textes où la dimension économique prend toute son ampleur : ainsi dans *l'Esquisse*, mais aussi dans des textes tels que *Pour introduire le narcissisme* et *Deuil et mélancolie*, *Pulsions et destin des pulsions* et *Au-delà du principe de plaisir*. La dimension économique aurait-elle davantage à voir avec l'« aide extérieure » (*Esquisse*), l'objet et les modes de relation (*Pour introduire le narcissisme* et *Deuil et mélancolie*), la différenciation d'un dedans par rapport à un dehors (*Pulsions et destin des pulsions*), la sensorialité (*Au-delà du principe de plaisir*)? C'est ce que nous pensons. En s'appuyant sur l'immense ouverture théorique produite par Lacan qui situait le rapport à l'Autre au cœur de la pratique et de la théorie psychanalytiques, il devient possible de concevoir une économie du rapport à l'Autre à même de resituer tout autrement la problématique de l'excitation. L'économie en jeu dans le rapport à l'Autre pourrait alors se substituer avantageusement à la métaphore énergétique freudienne.

Économie du rapport à l'Autre et apaisement

Nous ne pouvons ici qu'ébaucher une possible direction de recherche dans cette tâche de ré-actualisation du point de vue économique et de la question de l'excitation. Nous commencerons par nous référer à ce premier modèle de rencontre avec l'« autre personne » marquée par l'excitation, modèle proposé par Freud dans *l'Esquisse*. On l'aura compris, c'est l'expérience de satisfaction (*Befriedigungserlebnis*) qui va retenir notre attention. L'intérêt de cette expérience tient au fait qu'elle permet à Freud de mettre en place un modèle à même de rendre compte des concepts fondamentaux sur lesquels il compte bâtir sa nouvelle science : le désir, le plaisir, l'hallucination, le processus primaire et l'inconscient. C'est dire l'importance de ce moment théorique. Or, en déployant ce paradigme qu'est l'expérience de satisfaction, Freud fonde le désir à partir de la rencontre avec la « personne secourable » et ce faisant, il produit dans le même mouvement une théorie de ce qui permet d'accéder à cette dimension désirante : à savoir justement la fonction d'apaisement. Au départ, il y a les tensions, pourrait-on dire, les montées brusques d'excitation endogène. Elles révèlent l'impuissance originelle (*anfängliche Hilflosigkeit*) de l'être humain et convoquent la personne secourable (*hilfreiche*) qui va effectuer l'action nécessaire à la décharge de la tension. C'est donc par les tensions que l'Autre advient, pourrait-on dire en lisant Freud avec Lacan. Et il advient d'abord comme action, action qualifiée de spécifique dans le sens que c'est celle-là et pas une autre qui est à même de produire l'abaissement de la tension. Or, cette spécificité de l'action engendre une autre action, celle dont le nourrisson est

l'agent, action qui aboutit alors à l'apaisement. Freud l'exprime en ces termes : « Quand la personne secourable a exécuté pour l'être impuissant l'action spécifique nécessaire, celui-ci se trouve alors en mesure, grâce à ses possibilités réflexes, de réaliser immédiatement, à l'intérieur de son corps, ce qu'exige la suppression de stimuli endogènes. L'ensemble de ce processus constitue un "fait de satisfaction". » (Freud, 1895, 337) L'action spécifique externe rend possible l'action spécifique interne, l'agent externe rend au nourrisson sa propre activité. L'apaisement étant alors cette expérience (*Erlebnis*) où, grâce à la capacité de contact d'une personne « attentive à l'état de l'enfant » (*aufmerksam auf den Zustand des Kindes*) et à l'action que cette capacité détermine, un sujet se trouve en mesure d'être agent d'un processus de transformation. L'apaisement n'est donc pas le fait d'une action venant de l'extérieur mais un éprouvé propre qui constitue le « sujet » (terme impropre, puisque ce modèle nous invite justement à concevoir la naissance d'un sujet) comme agent d'un processus qui produit du plaisir.

Face au déplaisir produit par les tensions révélant l'impuissance radicale du « sujet », l'apaisement est ce mouvement par lequel le dit « sujet » s'éprouve comme agent et s'éprouvant actif, fait l'expérience de cette qualité primordiale du plaisir lié à une transformation : transformation de la passivité en activité, du déplaisir en plaisir, des tensions qui risquent de déborder l'appareil psychique impuissant face à elles au plaisir de l'apaisement qui sédimente ce qu'on pourrait appeler un sentiment d'être. L'expérience princeps fondatrice du désir se révèle être aussi expérience princeps d'un être-là, d'un exister, base de ce processus très complexe qui aboutit à un « moi » (dans l'acception que Freud donne à ce terme dans *l'Esquisse*, comme d'un noyau organisationnel asymptotique de l'appareil psychique). Le désir est ce « mouvement » (Freud, 1900, 481) qui investit de façon hallucinatoire la trace en l'absence de l'*Erlebnis*, de l'expérience vécue. L'apaisement est ce mouvement qui permet à un « sujet » *hilfflos* d'être agent dans le plaisir de la baisse des tensions (et donc de son *Hilfflosigkeit*) dans le *hic et nunc* de la présence à cette *Erlebnis*. Les deux mouvements sont porteurs de potentialités symbolisantes. Le désir, par son rapport originaire à l'absence, absence qui se prêtera aux élaborations œdipiennes en termes d'interdit et de castration; l'apaisement, par son rapport originaire à la présence de l'Autre, présence qui permet de différencier les excitations, de les « spécifier » grâce à l'action spécifique et de les rendre par là aptes aux élaborations futures.

S'il y avait un « noyau » commun à la « grande névrose contemporaine », ce serait bien celui-ci : le désespoir dont nos analysants témoignent de concerner un Autre. D'où les symptômes aigus d'excitation, de tension et d'angoisse qui ne se manifestent que par leur résolution : les comportements sexuels addictifs et la consommation en général d'un objet, objet sexuel, objet de passion, alcool, drogue, nourriture. D'où aussi l'importance de ne pas faire l'impasse dans la cure sur la présence contactuelle de l'Autre, ce qu'empêche une théorie centrée uniquement sur le désir. Cette présence exige de la part de l'analyste un travail de perlaboration spécifique : celui consistant à différencier les excitations convoquées souvent

en acte dans l'espace même de la séance à la faveur du transfert. Cette différenciation, rendue possible par la présence contactuelle aux tensions et aux chutes de tensions (l'apathie, le vide, les expériences de néantisation subjective...) éprouvées par l'analysant, permet de mesurer le temps de l'intervention (à effectuer absolument ici et maintenant, à laisser en attente, parfois pendant de longues périodes où elle est totalement impossible). Elle permet aussi de mettre en forme l'attention et la théorisation flottante de l'analyste d'après le matériau qui se prête le mieux à ce qui est en train de s'actualiser pour l'analysant dans l'espace de la séance (travail sur le signifiant, interprétations, constructions, mise en image...). Bref, ce travail de perlaboration en prise transférentielle rend possible l'intervention « spécifique³ » de l'analyste. Face au désespoir d'entrer réellement en contact avec l'Autre, des interventions réellement « spécifiques » sont requises, qui pourront, peu à peu, sédimenter le sentiment qu'un Autre existe pour le sujet : ce qui s'éprouvera comme un sentiment d'exister soi-même comme sujet.

lina balestrière
avenue des frères legrain, 45
1150 bruxelles, belgique

Notes

- 1 En France et en Belgique, plusieurs ouvrages psychanalytiques ont vu le jour sur ce thème. Voir à ce propos le livre de J. P. Lebrun, 1997, *Un monde sans limites. Essai pour une clinique psychanalytique du social*, Eres, Point hors ligne, Ramonville Saint-Agne, où l'on trouvera aussi une bibliographie intéressante sur ce sujet.
- 2 Terme allemand difficilement traduisible qui désigne la pathologie addictive en soulignant le rapport de tension aiguë qui lie un sujet à un objet.
- 3 L'adjectif « spécifique » fait référence à l'« action spécifique » maternelle que nous avons commentée plus haut.

Bibliographie

- Freud, S. 1893, Charcot, *Résultats, idées, problèmes, I*, Presses universitaires de France, Paris, 1984, 61-73.
- Freud, S. 1894, Les psychonévroses de défense, *Névrose, psychose et perversion*, Presses universitaires de France, Paris, 1973, 15-38.
- Freud, S. 1895, Esquisse d'une psychologie scientifique, *La naissance de la psychanalyse*, Presses universitaires de France, Paris, 1991, 307-396.
- Freud, S. 29.11.1895, lettre 36, *La naissance de la psychanalyse*, Presses universitaires de France, Paris, 1991, 119-120.
- Freud, S. 1900, *L'interprétation des rêves*, Presses universitaires de France, Paris, 1967.
- Freud, S. 18.03.1894, *Sigmund Freud-Karl Abraham, Correspondance 1907-1926*, Gallimard, Paris.
- Gauchet, M, La personnalité contemporaine, *Travailler le social*, n° 13, 10-28.
- Lacan, J, 1938, *Les complexes familiaux*, Navarin Éditeur, Paris, 1984.